



## SCÈNE REPORTAGE



# Doux oiseaux de jeunesse

Séverine Chavrier monte *Aria da Capo* pour le Festival Musica, au TNS et au CDN d'Orléans. Une poignante rêverie sur l'adolescence et la musique. *Transfuge* a pu assister à une répétition. PAR DOMINIQUE LINDEMANN

« **A** llez ce soir n'oubliez pas, on travaille la mélancolie ! » ; Séverine Chavrier s'adresse à ses jeunes interprètes réunis autour d'une table alors que, après plusieurs mois d'un intense travail de plateau, le dernier filage d'*Aria da Capo* commence dans quinze minutes. Adèle et Areski terminent leur Poke bowl ; Victor et Ghislain papillonnent à l'extérieur. Ils sont fatigués (c'est leur deuxième filage consécutif) mais tout le monde plaisante de bon cœur. Surprise : Areski apprend que son père est garé à l'extérieur du théâtre. Il aimerait, ce soir, voir son fils jouer. Mais la metteuse en scène s'y oppose avec une douce fermeté. Elle confiera plus tard : « ils ont créé une partition où

ils se dévoilent beaucoup, ma responsabilité est qu'ils puissent la jouer chaque soir sans danger. Sans interférences des copains, des parents ». Cela fait plusieurs mois en effet que Séverine Chavrier et ses quatre complices – des jeunes gens qui ne sont pas acteurs et veulent consacrer leur vie à la musique - improvisent et travaillent ensemble autour de ces questions : qu'est-ce qu'être un musicien classique aujourd'hui à l'heure du MP3 ? Comment concilier le sentiment de ne pas pouvoir vivre sans musique avec l'existence des bars *lounge* et de la musique d'ascenseur ? Comment vivre une telle vocation et qu'en attendre ? Comment la tisser à notre époque ? Enfin : comment travailler des heures



durant quand le désir sexuel est sans cesse aux aguets et que la vue d'une femme, parfois, donne le vertige ?

## Souvenirs de rêves piétinés

Mais voilà l'heure de commencer. Pendant que les acteurs se préparent, je découvre le dispositif imaginé par Séverine Chavrier et son équipe. Sur scène trois grandes boîtes/ cages, surmontées d'un grand écran, cachent des pupitres inoccupés, une sorte d'orchestre fantôme. « Les boîtes représentent leur chambre. La chambre de l'adolescent, c'est son espace d'imagination, son espace de rêverie, son seul espace privé. L'un d'eux dit d'ailleurs à un moment : "je ne suis pas chez moi". Ça m'a beaucoup touché. Et puis ce dispositif permettait de leur éviter le travail d'acteur et donc, grâce à la technique et l'organisation de l'espace, de les protéger ».

La première scène démarre : Areski et Ghilain sont affalés sur un matelas : ils partagent leurs fantasmes érotiques. Sur l'écran, leur image, en noir et blanc. Une chose me frappe aussitôt. Leurs gestes déliés, leurs attitudes nonchalantes, le cadrage, font penser, pour leur côté erratique et élégant, à certains films de la Nouvelle Vague. La directrice du CDN d'Orléans réagit : « je vous suis assez là-dessus. Areski a un petit côté Pierre Clémenti et puis je voulais que le filmage ne rende pas la chose ultra-contemporaine, mais plus universelle. D'autant que la vidéo permet de se rapprocher des visages, ce que j'adore au théâtre ». Impression d'intemporalité qui stupéfait d'autant plus qu'on entend, en *off*, les voix de grands musiciens (Sergiu Celibidache, Gyorgy Sebok, Michel Portal, Stockhausen, Pierre Henry, Pierre Schaeffer) évoquer leur art. Et que ces quatre jeunes corps débarquent soudain affublés de masques de vieillard. On est saisi alors par le contraste entre la décontraction de leur silhouette et ces masques rigides. « Pour moi ces masques évoquent la peur, une peur consubstantielle à cette question : à quoi ressemble l'avenir d'un musicien ? Eh bien ça peut être cela : vieillir tout en continuant à rêver de jouer *Le Sacre du printemps* dans un grand orchestre. Et il n'y a rien de déshonorant à cela. Mais ces vieillards représentent aussi le silence de toutes les attentes bafouées contrastant avec le sentiment d'avoir toute la vie devant soi qu'on ressent quand on

est jeune. Ce qui me touche c'est tout ce que ces vieillards peuvent charrier de souvenirs et de rêves piétinés. Je pense, par exemple, à la scène où Areski et Ghislain plaisantent de Schoenberg cassant les vitres de chez Stravinski. J'appelle cette scène « Los Angeles » car elle me fait penser au moment où Thomas Mann, Adorno et Schoenberg sont à Los Angeles, complètement perdus, en train de regarder une Europe dévastée. » De la neige tombe pendant cette scène. Et en effet on est étreint à l'idée qu'un tel héritage passe ainsi dans les corps et les veines de ces jeunes gens.

## Maîtres anciens

Mais ces masques raides et fantomatiques convoquent également les maîtres auxquels, plus peut-être que tout autre artiste, le musicien classique est sans cesse confronté. Des maîtres avec lesquels il entretient un rapport d'admiration et de rejet mêlés. « Ce rapport paradoxal, ce mouvement incessant entre la vénération et l'écrasement, Thomas Bernhard est l'écrivain qui le décrit avec le plus de vérité. Oui, le musicien classique est obligé de lutter constamment. ».

**« Il faudrait qu'on arrive à alterner le trivial et le sublime car c'est ça le théâtre »**

Séverine Chavrier

Sur le grand écran rectangulaire, alors que nos jeunes gens sont étendus sur un matelas, défile un fil Instagram imaginaire. L'occasion pour nos jeunes garçons de se moquer de Messiaen et ses admirateurs, de Zubin Mehta et ses regards concupiscent, de Samson François et son alcoolisme invétéré, etc. On pense en effet à Bernhard dont Séverine Chavrier a déjà adapté *Le Déjeuner chez Wittgenstein*. Pour *Aria da Capo*, la metteuse en scène a beaucoup pensé aux *Célestes*, « une pièce qui raconte un repas où plusieurs artistes déjeunent à côté de son idole présente sous forme de marionnette. À la fin, ils tapent sur les marionnettes avec des marteaux et finissent par écraser leur idole. Ghislain était particulièrement sensible à ce thème. C'est un jeune homme qui est capable, dans notre pièce, de prendre en charge le monde de la musique comme spectacle. *Le Naufragé*, encore de Bernhard, aurait aussi pu être très inspirant avec son récit d'un musicien qui entend Glenn Gould et qui arrête de jouer parce qu'il a rencontré l'indépassable. Je comprends cela complètement. Moi-même j'aurais pu avoir cette tentation, à leur âge... ».

Le spectacle continue, flottant, onirique, erratique, prenant. Les images s'enchaînent, se

**ARIA DA CAPO**  
de Séverine Chavrier. Du 30 septembre au 4 octobre au TNS de Strasbourg (Festival Musica), du 21 au 24 octobre au CDN Orléans, du 12 au 15 novembre au Théâtre de la Ville-Les Abbesses, du 4 au 7 mars au Centre Pompidou à Paris.



croisent, se chassent, tantôt en couleur, tantôt en noir et blanc. Areski joue du violon, Ghislain du basson, Victor du trombone, Adèle chante. Ils fument, dansent, discutent, se marrent, s'engueulent. Des scénarios s'esquissent en filigrane ; des marivaudages. Areski et Adèle sont-ils liés par une amitié amoureuse ? Ou serait-ce Ghislain et Adèle ? Victor, lui, lit une poignante lettre à Mozart inspirée de la lettre à Brahms qu'imagina le compositeur argentin Mauricio Kagel. Le spectateur suit, touché et fasciné, ces thèmes et variations – sans fil narratif – sur la jeunesse, la musique et le désir. On mesure combien tout le spectacle repose sur le montage. « Ma méthode à moi c'est le montage, même si l'art du montage est très difficile au théâtre. Je crée des miniatures dans lesquels j'essaie que le tout soit compris dans chaque scène car j'aime que les choses résonnent entre la partie et le tout. C'est pourquoi, en tant que metteuse en scène, je dois faire des allers-retours constants entre les détails et la grande forme. ».

### Le trivial et le sublime

Séverine Chavrier parle de montage. On pourrait tout aussi bien insister sur le travail de mixage requis par ce spectacle. En effet, les sons et les bruits se suivent, se chevauchent, se mêlent en une entêtante rhapsodie : blagues

de cul, langue incompréhensible (pour les plus de trente ans) des réseaux sociaux, des ritournelles au piano, au violon, au basson, des rires, des fulgurantes citations de musiciens illustres (« j'ai des imaginations qui sont plus concrètes que la salle de concert de Leipzig »

dixit Stockhausen) et de philosophes (« la musique est en voie d'extinction » dixit Deleuze). Quand je lui parle mixage, Séverine Chavrier répond : « oui, il faudrait qu'on arrive à alterner le trivial et le sublime car c'est ça le théâtre ». Trivial : ces corps d'ados avachis sur des matelas se droguant ou fantasmant de se faire sucer. Sublime : le temps infini dont ils disposent, « le temps de se raconter, le temps de vivre un temps avant d'avoir à prendre en charge sa propre vie ». Trivial et sublime : ce mélange, si propre à l'adolescence, d'énergie et de fatigue.

Alors la mélancolie, fut-elle assez travaillée

ce soir ? La metteuse en scène me répond en musicienne : « oui, mais le travail n'est pas fini. Il continuera entre chaque représentation. Le spectacle d'octobre ne sera pas celui de mars. Je cherche quelque chose de plus noir encore, quelque chose qui porte plus loin. Je cherche des choses plus suspendues parfois, un geste un peu plus long ». Belle promesse car le spectacle que j'ai vu ce soir-là résonne encore en moi...

**« Ce mouvement incessant entre la vénération et l'écrasement, Thomas Bernhard est l'écrivain qui le décrit avec le plus de vérité »**

Séverine Chavrier